

l'efficacité de cette mesure : l'appel de M. Jean Malo-Renault ⁽¹⁾ doit trouver un écho dans toutes les âmes bretonnes. Pèlerins, comptables du spirituel, défenseurs du patrimoine séculaire : est-il Breton qui naisse sans cette triple vocation ?

Gabriel LE BRAS.

P. D'HÉROUVILLE, S. J. — *Le Vincent Ferrier du XVII^e siècle, le vénérable Julien Maunoir*. Edit. Dillen, Paris, 1932, in-8°, illustré.

Abbé L. KERBIRIOU. — *Les Missions bretonnes. Histoire de leurs origines mystiques*. Impr. Le Grand, Brest, 1933, in-8° de 259 pages, illustré de 2 planches hors texte.

Pendant que la guerre de Cent ans continuait de désoler la France, en Bretagne la paix était revenue grâce au traité de Guérande (1365), ouvrant une longue période de tranquillité et de prospérité. Mais le bien-être matériel peu à peu entraîna la tiédeur religieuse, l'indifférence. Les désordres de la Ligue, s'ils allaient jeter le duché dans la misère, au point que la population diminua des deux tiers, ne furent pas moins désastreux pour l'état spirituel des Bretons. Le clergé lui-même n'était pas sans reproches. Il se trouvait des recteurs « ignorants et incapables de posséder bénéfices à charge d'âmes ». Avant les prédications de Michel Le Nobletz, en Cornouaille « l'ignorance des mystères de la Trinité et de l'Incarnation étoit semblable à celle du Canada... le peuple ne différoit des Canadois que du seul baptême ». Il ne faut pas conclure cependant à la déchristianisation de la Bretagne : le sens chrétien était seulement affaibli. L'antique foi bretonne, loin d'être morte, allait revivre, en effet, avec une ardeur et une force que trois siècles n'ont pas encore épuisées. Cette rénovation religieuse est due principalement à dom Michel Le Nobletz et au Père Julien Maunoir.

Michel Le Nobletz naquit au château de Kerodern, en Plouguerneau, le 29 septembre 1577. Il fit de fortes études, qu'il termina dans les grandes écoles lointaines, à Bordeaux, à Agen, à Paris, où il fut un disciple assidu, « hantant les docteurs », avide d'acquérir les sciences profanes et sacrées. Il savait toute la Bible en grec. En Sorbonne, il se spécialisa dans l'hébreu et les mathématiques. Sa vie était déjà toute

(1) *Bulletin de l'Art ancien et moderne*, 1932, p. 26.

sanctifiée de prière, d'oraison, de mortification. Il avait pris Ignace de Loyola pour modèle. Ordonné prêtre en 1607, et de retour au pays, il mena pendant une année la vie d'ermite dans une petite cellule couverte de paille qu'il s'était fait construire sur la grève de Tréménec'h. Dom Michel hésitait sur la forme d'apostolat qu'il choisirait. Un essai malheureux au noviciat des Dominicains de Morlaix le mit sur la vraie voie. Il comprit que sa vocation était celle d'un apôtre itinérant, d'un prédicateur libre de ses actes, soumis à l'autorité des évêques, mais sans attache avec aucune paroisse.

Dom Le Nobletz avait trente-deux ans quand il prit son bâton d'apôtre, en digne continuateur de nos saints du vi^e siècle, et comme eux venant vers les Bretons pour leur « montrer le chemin du ciel ». Il allait, guidé par l'inspiration divine. En quittant l'île de Batz ne dit-il pas, en effet : « Dieu m'appelle autre part ». Son premier itinéraire fut purement côtier, un cabotage de prédication depuis Batz jusqu'à Audierne. Il entreprit alors une tournée de missions, qui dura plusieurs années, dans la campagne cornouaillaise. En 1615 (ou plutôt en 1618), dom Michel se fixa à Douarnenez, que la sainte Vierge lui assignait comme séjour. Il y resta jusqu'en 1640. Expulsé à la demande du recteur, Le Nobletz se retira au Conquet, où il mourut le 5 mai 1652. non sans avoir vu son œuvre en pleine croissance, son œuvre qu'il avait confiée au Père Maunoir.

Julien Maunoir naquit le 1^{er} octobre 1606 à Saint-Georges-de-Reintembault, entre Fougères et Pontorson. Une révélation apprit cette naissance à dom Michel, l'assurant que Dieu venait de lui préparer un auxiliaire et un successeur. A plusieurs reprises, Le Nobletz fit allusion au « fils spirituel que Dieu lui élevait en France », et recommanda de prier pour sa vocation. Maunoir pourtant, entré dans l'Institut des Jésuites, rêvait d'apostolat chez les sauvages. En septembre 1630, il fut nommé régent de cinquième au collège de Quimper. Cette même année, Le Nobletz, sur un ordre céleste, se rendit à Quimper pour y connaître enfin celui qui devait être son héritier dans les missions de la Basse Bretagne. Après son entrevue avec dom Michel, Maunoir sentit s'éveiller sa vocation de missionnaire breton. Avec une rapidité qui étonne, il apprit la langue celtique, et, au bout de six semaines pouvait prêcher sans préparation écrite. Une grave maladie, suivie d'une guérison miraculeuse (l'une et l'autre

prédites par Le Nobletz) triompha de ses dernières hésitations. Il fit vœu, si la santé lui était rendue, de se consacrer aux missions bretonnes. En 1640, il fut envoyé à Quimper pour y faire sa résidence habituelle. Maunoir alla au Conquet visiter dom Michel. Le vénérable apôtre l'initia à ses méthodes d'évangélisation, et le reconnut publiquement pour son successeur. Le « parfait missionnaire », comme le P. Maunoir mérita d'être appelé, se mit tout de suite à sa sainte tâche. Laborieuses pérégrinations, épreuves et traverses de toutes sortes, dangers parfois (à Plozévet, un coup de pistolet fut tiré sur Maunoir pendant un sermon) : rien n'arrêta ce conquérant des âmes. En moins de dix ans, de 1641 à 1649, avec son unique compagnon des débuts, le P. Bernard, Maunoir prêcha, catéchisa, confessa, a-t-on évalué, un demi-million de Bretons.

Le Nobletz avait travaillé seul, le clergé lui refusant sa coopération. Mais la moisson semée dans les larmes par dom Michel fructifia magnifiquement, et Maunoir la récolta. « Merveilleux éducateur et entraîneur de prêtres », il détermina les vocations sacerdotales du seigneur de Trémaria, — qui devint son associé jour pour jour de 1656 à 1674, dans l'œuvre des missions — et du comte Hingant de Kerisac, missionnaire à son tour. Le marquis de Pontcallec, le comte de Kerampuil sacrifièrent rang et fortune pour être les auxiliaires de Maunoir. Ces belles recrues ne suffisaient cependant pas. Il fallait que le mouvement d'apostolat gagnât le clergé paroissial. En 1651, au cours d'une mission à Mur, le P. Maunoir dut faire appel à quelques prêtres séculiers pour l'aider dans les confessions, tant était grande l'affluence des pénitents. Telle fut l'origine de l'association des prêtres missionnaires, avec lesquels désormais Maunoir partagea le labeur des missions. Elles n'en prirent que plus d'ampleur. Bien mieux, l'œuvre était solide et maintenant l'avenir assuré. Le P. Maunoir pouvait entrer dans sa récompense. Vaillant jusqu'au bout, c'est en missionnant qu'il mourut. *An Tad mad* bénit une dernière fois les missionnaires présents autour de lui, et, en leur personne, un millier de prêtres, ses disciples dispersés dans toute la Bretagne. Et il s'en alla au ciel, le 28 janvier 1683, ayant consacré quarante-deux ans de sa vie aux missions bretonnes.

A l'effort solitaire de Le Nobletz avait donc succédé, sous l'impulsion de Maunoir, le travail en équipes organisées des

ouvriers apostoliques. Le succès fut dû pour une part à la protection épiscopale accordée aux missionnaires. Maunoir avec raison poussa ce cri de reconnaissance : « Soyez mille fois béni, mon Dieu, d'avoir donné à votre église de Bretagne de saints évêques ! » N'oublions pas non plus les collaboratrices mystiques : Marie-Amice Picard et Catherine Daniélou, humbles et pauvres filles choisies par l'Esprit de Dieu comme « âmes victimes ». Par leurs prières et leurs souffrances offertes pour les missions, elles jouèrent un rôle important dans le plan providentiel de la régénération du pays.

Le Nobletz et son fils spirituel Maunoir ne furent pas seulement les promoteurs des missions, ils créèrent la méthode pratique de ces missions et elle trouve encore à s'appliquer aujourd'hui. Le plan original vint de Le Nobletz ; Maunoir le perfectionna. Le grand souci de dom Michel fut avant tout l'enseignement du catéchisme. « La vie que j'ai choisie, dit-il, c'est catéchiser le monde ». Il porta sur ce point un soin constant. Il formait, dans les paroisses traversées, des catéchistes laïques chargés de continuer son enseignement. Ensuite, son influence s'exerça sur la prédication. Il ne voulait qu'un discours simple et divisé en trois parties : une vérité de foi appuyée sur un passage de l'Écriture, l'autorité des Pères et des preuves de raison, un exposé des mœurs locales mises en opposition avec la vérité établie dans le premier point, enfin les conclusions pratiques. Ce n'était là qu'un retour à la saine tradition. L'idée féconde fut de reprendre l'enseignement donné soit au catéchisme, soit dans la chaire, sous une forme neuve et plus directement populaire. Le Nobletz, à cet effet, mit le catéchisme en images et en vers bretons.

Les « cartes peintes », les « peintures symboliques », c'est-à-dire les tableaux de missions (*taolennou*), dom Michel les avait imaginées pendant sa retraite à Tréménéch. Le plus ancien des tableaux montrait, en haut, les joies du paradis, et, en bas, les peines de l'enfer. Cette imagerie pieuse se développa. Un vaste océan, sillonné de vaisseaux, figurait le monde ; des cœurs représentaient l'âme en état de grâce ou bien de péché, avec des personnages et des animaux conventionnels signifiant les vices. Il ne restait plus qu'à expliquer aux auditeurs le sens caché de ces naïfs symboles. Par ce moyen, les vérités dogmatiques et morales se gravaient davantage dans les mémoires. Toutefois, les « figures énigmatiques »

de dom Michel avaient le défaut d'être très compliquées. Maunoir les modifia dans le sens de la simplicité, telles qu'elles continuent d'être en usage de nos jours.

Une autre invention heureuse de Le Nobletz fut de faire chanter sa foi au Breton en langue vulgaire. Rimant le catéchisme en vers qui valaient plus par le fond que par la forme, il les adapta à des airs connus. Sur son conseil, Maunoir se fit aussi rimeur du bon Dieu. Le « cantique armorique » obtint le plus vif succès auprès du peuple. La parole, la peinture, le chant : tout servit à imprégner de foi catholique l'âme bretonne.

Quand la mission s'était déroulée avec ses exercices ordinaires : catéchismes, sermons, explication des *taolennou*, confessions, communion, prenait place, pour la clôturer, une grande procession. Elle était la mise en œuvre, avec tout l'éclat possible, du système des *taolennou* et des *canticou*. Au lieu d'une « carte peinte », cette fois la paroisse entière, prenant part à la cérémonie, réalisait une carte vivante. Le récit évangélique était mis en action et joué par les fidèles eux-mêmes, costumés selon le mystère représenté, depuis l'entrée de la sainte Vierge au Temple jusqu'au portement de croix. Le rôle du Christ était tenu par un ecclésiastique. Derrière cette théorie animée, s'avancait le saint Sacrement, entouré de prêtres vêtus des plus beaux ornements. Enfin, la foule défilait sur deux rangs, priant ou chantant des cantiques. Souvent la mission se terminait par l'érection d'une croix.

Un des résultats particuliers des missions bretonnes fut de découvrir une plaie secrète et d'y porter remède. Au cours de ses prédications dans la Cornouaille, dom Michel avait cherché à extirper différentes pratiques superstitieuses dues à la crédulité. Il existait un mal autrement grand. Le Nobletz était persuadé que des réunions coupables se tenaient mystérieusement, au cours desquelles plusieurs personnes se livraient corps et âme au démon et profanaient les sacrements. Il avait remis à Maunoir un exemplaire du fameux ouvrage *Malleus artificiorum*, le « Marteau des sorciers ». Celui-ci n'y attacha pas sur le moment grande importance. En 1649 seulement, Maunoir se rendit compte de la gravité des faits. Il ne s'agissait pas de cas individuels de possession ou d'obsession, mais de tout un système de propagande diabolique. Les membres de cette affreuse association, nommée la Cabale,

se rencontraient de nuit sur la lande pour le sabbat, Maunoir rédigea, à l'usage des missionnaires, un *Directoire du confesseur*, questionnaire à employer pour les pénitents qui s'accusaient de semblables abominations.

Le bref exposé que nous venons de faire de cette période si intéressante de l'histoire religieuse de la Bretagne est puisé dans les livres récemment publiés par le P. d'Hérouville et par l'abbé Kerbiriou. La biographie du vénérable Julien Maunoir par le P. d'Hérouville, écrite dans un style clair et aisé, est de lecture agréable. On y trouve un résumé substantiel de la vie du personnage. Le livre de l'abbé Kerbiriou est, au contraire, un tableau synthétique de l'œuvre accomplie par Le Nobletz et Maunoir. Documenté, instructif, on y lit avec intérêt les chapitres sur les tableaux de mission, les cantiques, les processions, et avec curiosité les pages consacrées à la Cabale. Il montre en outre que la Mission continue selon la méthode des deux apôtres modernes de la Bretagne. C'est dire que nos auteurs ont eu l'avantage de traiter un vieux sujet qui demeure un sujet d'actualité.

R. PRIGENT.

Comte DE GOUYON. — *Révolution et chouannerie au pays de Redon*. Rennes, imprimerie provinciale de l'Ouest, 1934, in-12 de 318 pages; une carte. Prix : 15 francs.

Il n'existait pas de livre consacré à l'histoire de la chouannerie dans la région comprise entre Redon et Elven, la Vilaine et la mer. M. de Gouyon connaît admirablement le passé et le présent de ce pays; il a décrit d'après des traditions et des mémoires de famille la vie simple et douce que l'on menait dans les petits manoirs ruraux; il a exposé, peut-être avec un peu d'optimisme, la situation du bas-clergé et des paysans. La région demeura paisible jusqu'au mois de mars 1792, mais on peut faire remonter le début de la chouannerie jusqu'à cette époque qui, d'après l'auteur, vit dépouiller et piller les églises : la chouannerie aurait donc commencé dans le pays de Redon beaucoup plus tôt que partout ailleurs ? Les poursuites contre les prêtres insermentés firent surgir des paysans dévoués aux proscrits qui furent les chefs des premières bandes. Des gentilshommes revenus de l'armée de Condé ou échappés à la déroute de l'armée vendéenne furent